

quant à l'attitude à adopter à l'égard du communisme. Lorsqu'ils portent leur attention sur l'évolution de la société québécoise, les plus traditionalistes dénoncent le matérialisme et l'athéisme et réclament une foi catholique plus vivante. D'autres, plus modernistes, expriment leur admiration pour les idées contestataires du courant réformiste « adulte » mais ne mettent pas de l'avant un programme politique précis. La plupart (mais non pas Robert Bourassa, des Jeunesses du Parti libéral!) manifestent un profond mépris envers la partisanerie politique bien qu'après les élections de 1956 le sentiment anti-Duplessis gagne de l'ampleur.

Mais est-ce de l'idéalisme de réclamer la gratuité scolaire, davantage de bourses et moins de prêts? Quelle serait alors la différence entre l'idéalisme et le corporatisme, la défense des intérêts du groupe précis? Bien sûr, demander que l'accès à l'université soit démocratisé et qu'il ne soit pas déterminé par une affaire de sous parait noble. Et pourtant, 40 ans plus tard, dans une province dont les frais de scolarité sont les plus bas en Amérique du Nord (et moyennant quels sacrifices au chapitre de la qualité de l'enseignement et des services offerts?), les étudiants universitaires continuent de se recruter davantage parmi la classe moyenne et supérieure.

À la suite des recherches de Neatby, nous connaissons de manière détaillée les opinions de plusieurs parmi les 147 leaders étudiants à l'Université de Montréal au cours des années 1949–1958. Oui, un certain désir de changements prenait forme. Oui, n'en déplaise aux révolutionnaires tranquilles pour qui le Québec moderne débute en juin 1960, les origines de cette ère de bouleversements remontent bien avant 1960, à l'époque de la « stabilité » duplessiste. Est-ce suffisant pour contester l'historiographie traditionnelle, basée sur de rarissimes études, qui soutiendrait que les étudiants de l'époque étaient surtout conservateurs et bien rangés? Des étudiants qui plaident en éditorial dans le *Quartier latin* en faveur de la paix mondiale, ceux qui endossent des programmes de réformes élaborés par les « adultes », sont-ils de véritables « activistes » (suivant le terme employé par Neatby)? Le travail accompli par Neatby contribue certainement à éclairer notre lanterne en ce qui concerne les attitudes et les comportements du milieu étudiant des années 1950. Mais sans doute faudrait-il encore plusieurs monographies pour nous permettre d'élaborer d'utiles généralisations.

Richard Jones
Université Laval

Claude Pronovost — *La bourgeoisie marchande en milieu rural (1720–1840)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1998, 230 p.

Ce livre traite des commerçants de détail ayant fait carrière, entre 1720 et 1840, sur la rive nord de l'île de Montréal, soit sur l'île Jésus et dans plusieurs paroisses de la rive nord de la rivière des Mille-Iles. L'auteur veut cerner la réalité économique du marchand de campagne de l'époque et, pour ce faire, il prend en compte tous les marchands qu'il a pu retracer, même ceux dont la carrière est éphémère. Le livre est divisé en huit chapitres.

La premier décrit les contours du groupe : au total 232 marchands retiennent l'attention de l'auteur. Près du tiers n'auraient été en affaires que moins d'un an, alors que 38 pour cent auraient persisté dix ans et plus. Ainsi, apparaît une des caractéristiques du groupe : son hétérogénéité. Celle-ci se lit aussi dans les pratiques matrimoniales : si, du point de vue du choix des conjoints et du montant du douaire, la situation des enfants des marchands bien établis ressemble à celle de l'élite de la société, celle des enfants des marchands comptant moins de dix ans d'activités est plutôt assimilable à la situation des paysans et des artisans. Notons que la méthodologie utilisée pour l'étude des alliances est loin d'être claire : l'auteur a retracé 103 mariages pour les enfants de 89 marchands ayant eu une carrière de plus de dix ans et 34 pour ceux des 143 commerçants ayant une carrière plus courte. Cela est très peu. La note 21 semble en fournir la raison : si on comprend bien, seuls les contrats de mariage passés devant les notaires locaux ont été utilisés. Nulle part, l'auteur ne s'interroge sur la signification des cas inconnus. Or, n'est-il pas plausible de penser que les mariages contractés avec des individus extérieurs à la région révèlent des choix sociaux différents de ceux contractés à l'intérieur de la région? L'exogamie géographique va, en effet, souvent de pair avec des choix plus sélectifs.

Le second chapitre porte sur les niveaux de fortune et les niveaux de vie des 59 marchands dont l'inventaire après décès a été retrouvé. Cette analyse confirme la nature composite du groupe tant du point de vue de la composition et du niveau de la fortune que de celui du niveau de vie (évalué à partir de la présence de certains objets dans l'inventaire). Les « marchands généraux » (dont le commerce de détail est l'activité principale) et les marchands à la retraite sont plus riches et vivent plus confortablement que, dans l'ordre, les marchands de fourrures, les marchands aubergistes et les marchands artisans ou cultivateurs.

Dans le chapitre 3, Claude Pronovost décrit les stratégies adoptées par les marchands pour étendre leur influence dans la région. Certains fournissent des marchandises à crédit à un individu, d'autres ouvrent des comptoirs et y placent un commis salarié. Enfin, des sociétés unissent des marchands qui fournissent le fonds de commerce à des associés qui, eux, fournissent le travail et le magasin. Alors qu'au XVIII^e siècle, ces pratiques sont surtout le fait de marchands montréalais, au XIX^e siècle, elles sont de plus en plus celles des marchands de la région. Pour les commis et associés, ces stratégies sont parfois des moyens de s'implanter dans le groupe commercial.

À la lecture de ces chapitres, on comprend mieux les raisons de la diversité du groupe à l'étude. Pronovost y a inclus tous les commis et tous les associés. Faut-il alors s'étonner que la carrière du tiers des membres du groupe dure moins d'un an? De plus, la prise en compte d'artisans ou d'agriculteurs qui débitent quelques marchandises n'explique-t-elle pas, en grande partie, les écarts de fortunes et de niveaux de vie? Enfin, comment justifier d'avoir intégré des marchands de fourrures dans cette étude qui porte sur les marchands en milieu rural? La logique des activités des premiers n'a absolument rien à voir avec le commerce de détail des seconds. Mentionnons que le chapitre 2 offre un triste exemple de l'utilisation mécanique de méthodes d'analyse statistique développées pour d'autres fins. Leur capacité heuristique est alors à peu près nulle. Ainsi, l'auteur prend trois paragraphes pour discuter la corrélation positive existant entre la valeur des actifs mobiliers révélée dans les

inventaires après décès et la mesure du niveau de vie qui repose sur ... la présence de certains biens mobiliers dans ces mêmes inventaires (p. 60–61).

Ayant défini la communauté marchande régionale, Pronovost se tourne vers l'étude du crédit dans les chapitres 4 et 5. À partir de 1 900 inventaires après décès, l'auteur note d'abord que, tout en augmentant en valeur absolue, le poids du crédit à la consommation s'allège à mesure que la région est mise en valeur. Il procède ensuite à l'étude sérielle de 6 688 obligations et dégage les conclusions suivantes : d'une part, même si le niveau augmente avec le temps, l'auteur ne perçoit aucun « endettement structurel » avant la décennie 1830. Les fluctuations observées dans le nombre annuel d'obligations s'expliquent plutôt par l'état de la production céréalière entre 1780 et 1800 et par l'état de la production forestière dans les années 1820. Selon l'auteur, cela traduit une diminution du rôle du blé dans l'économie locale au profit de la vente de la potasse, exportée vers l'Angleterre, ce qui l'amène à parler de restructuration de l'économie locale. Quelle que soit la sophistication du « modèle économétrique » qui lui sert de base, cette affirmation est très contestable. En effet, l'état de la production du blé et de la production forestière est mesuré par les fluctuations des *exportations* de ces produits *pour tout le Bas-Canada* (les prix servent aussi d'indices pour le blé), ce qui est une très mauvaise mesure de l'état de la *production* (souvenons-nous du fameux débat entre Ouellet et Paquet-Wallot) et, qui plus est, de l'état de la *production régionale*. Il serait d'ailleurs étonnant qu'avec la progression de la mise en valeur, un produit lié avec le défrichement des terres soit à la base des fluctuations de l'économie régionale.

Au chapitre 5, on apprend que l'origine des capitaux empruntés est majoritairement locale et que cette tendance s'affirme à mesure que les nouvelles paroisses sont mises en valeur. Si cela s'avère logique, il faut néanmoins observer que la preuve qui en est faite demeure fragile parce qu'elle repose sur les cas d'investissements plutôt que sur les montants en cause.

L'auteur se tourne ensuite vers l'étude des autres activités économiques de la bourgeoisie régionale. Les chapitres 6 et 7 prennent la forme d'une longue énumération de cas où on voit des marchands actifs dans le commerce du blé, dans la transformation (moulins, scierie, potasserie) et dans les transports (bacs, ponts). Pronovost conclut que les marchands ne jouent pas un rôle très important dans ces différents secteurs économiques. Le chapitre 8 examine les investissements immobiliers. L'analyse confirme des faits déjà connus : les marchands n'ont pas tendance à profiter de leurs créances pour acquérir des biens fonciers. Ils sont pourtant assez actifs sur le marché foncier, souvent pour acquérir des emplacements destinés à agrandir leur propriété ou, l'âge venant, pour acheter des exploitations agricoles leur assurant des revenus réguliers.

En conclusion, l'auteur résume le contenu des huit chapitres et termine en soulignant que, d'une part, les marchands n'ont pas investi dans le développement industriel en milieu rural et que, d'autre part, les marchands sont « pratiquement tributaire[s] de [leur] clientèle » à laquelle ils doivent faire nécessairement crédit (p. 202).

Aux lacunes méthodologiques déjà soulignées, s'ajoute une facture déficiente. Plusieurs fautes d'orthographe et fautes de frappe ont échappé à la révision linguistique. De plus, le texte est souvent mal structuré et plusieurs formulations laissent à

désirer lorsqu'elles ne sont pas tout simplement incompréhensibles. En voici quelques exemples, parmi tant d'autres : « François (I) Prévost n'est pas l'unique membre du clan Prévost à s'installer dans le commerce, puisque son oncle Jean-Baptiste, établit son exploitation agricole à Terrebonne a peu près au même moment » (p. 35); [parlant d'un article de Louis Michel sur les marchands] « L'auteur évite toutefois de parler de dépenses somptuaires qui mènent nécessairement à un cul-de-sac » (p. 91). Et ailleurs :

Le marché de la potasse connaît alors une importante progression en Amérique du Nord. Les produits potassiers en provenance de l'Écosse et d'Espagne étaient auparavant privilégiés en raison de leur qualité et de la proximité du marché anglais. Les nouvelles données du marché font que la potasse d'outre-mer est favorisée puisque la qualité du produit est moins essentielle. (p. 167)

Quel est cet « outre-mer »? L'Amérique ou l'Europe? En fait, il s'agit de l'Amérique du Nord par rapport au marché anglais et tout serait clair si, plutôt que de parler de croissance du marché en Amérique du Nord, l'auteur avait parlé de croissance de la production. Dernier exemple :

L'explication quant à la différence du douaire [celui précisé dans les contrats de mariage des filles de marchands est plus faible que celui précisé dans ceux des fils] tient principalement au fait que les filles épousent dans près de 80 % des cas, des conjoints issus du monde agraire. Les garçons optent quant à eux pour la terre dans une proportion de 55 %. De plus, 22 % des fils tentent de se tailler une place dans le secteur commercial et 10 % embrassent une carrière dans les professions libérales. (p. 24)

L'auteur parle-t-il ici de conjointes issues de ces secteurs économiques, comme le suggère le contexte ou a-t-il changé de sujet et aborde-t-il plutôt le destin professionnel des fils?

En dépit du recours à une imposante documentation, ce livre est somme toute décevant. Il lui manque un fil conducteur, d'où son caractère essentiellement descriptif. L'auteur se réfère quelquefois à l'historiographie ou à des modèles théoriques mais il ne s'en sert pas pour éclairer sa démarche. Le lecteur trouvera dans ce livre plusieurs renseignements sur les marchands ruraux de la région étudiée mais il restera sur sa faim s'il désire mieux comprendre leur rôle et leur impact sur la socio-économie rurale de l'époque.

Sylvie Dépatie
Université du Québec à Montréal

Normand Séguin, dir. — *Atlas historique du Québec. L'institution médicale*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1998, xiii, 191 p.

Ce volume de l'*Atlas historique du Québec* est le quatrième d'une collection dirigée par Serge Courville et Normand Séguin. Quatre spécialistes en histoire de la santé